

LA LETTRE À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE.

Der Brief im Zeitalter der Renaissance, 1 vol. de 226 pages in-8° publié sous la direction de Franz Josef WORSTBROCK. (Deutsche Forschungsgemeinschaft. Mitteilung IX der Kommission für Humanismusforschung. Acta humaniora. Weinheim 1983), ISBN 3-527-17002-3. DM 62,-.

En octobre 1980, la Senatskommission für Humanismusforschung a réuni un colloque à Lübeck pour étudier les divers aspects de l'épistolographie humaniste. Les communications présentées à ce colloque sont publiées dans ce livre remarquable. Le lecteur découvre rapidement, s'il ne le sait déjà, que la lettre est une composante majeure de la culture à l'époque de la Renaissance.

Au Moyen Âge déjà, la lettre avait conquis ses titres de noblesse, mais l'humanisme accélère le mouvement et mettra l'imprimerie au service des meilleurs épistoliers de la *Respublica litteraria*. Les lettres écrites par les hommes de la Renaissance assument des fonctions propres à une époque qui ignore les médias ; elles passent de main en main, parfois elles sont imprimées, car elles sont porteuses de nouvelles. Elles appartiennent ainsi à l'information tout autant qu'à la littérature. En outre, le caractère semi-privé, semi-public des lettres imprimées décuple leur pouvoir et leur importance. Enfin, nombre d'épîtres sont des exercices de style, destinés à flatter ceux qui les reçoivent et ceux qui les écrivent.

Le livre que voici parcourt méthodiquement ce domaine immense. Il fait passer devant nos yeux les épistoliers d'Italie ou d'Allemagne et apporte d'utiles contributions à l'histoire de l'épistolographie.

Alois Gerlo (p. 7-24) étudie l'épistolographie d'Érasme avec l'acribie que l'on peut attendre de l'éditeur de *La correspondance d'Érasme* (11 volumes in-8°, Bruxelles, 1967-1982). Bien sûr, Érasme n'est pas le seul humaniste dont les lettres ont été publiées de son vivant et par ses soins. Ce qui donne à cette correspondance une place hors de pair, c'est qu'elle constitue son oeuvre la plus considérable, la plus continue et la plus révélatrice. A travers ces lettres on découvre le portrait du prince des humanistes, l'histoire de ses oeuvres et celle de son temps. Par ailleurs, Érasme est l'auteur d'un *Opus de conscribendis epistolis* qui nous permet de comparer en lui le théoricien et le praticien, l'épistolier et l'épistolographe.

Peter-L. Schmidt expose avec un soin minutieux (p. 25-29) l'accueil réservé par Pétrarque et Salutati aux lettres d'amitié de Cicéron et de Pline. Il énumère les travaux consacrés à cette question et poursuit sa recherche dans les recueils épistolaires manuscrits. De nombreuses notes et des extraits bien choisis appuient une démonstration rigoureuse et donnent à cet article une grande valeur d'érudition.

Nous retrouvons Pétrarque dans la contribution de Frank-R. Hausmann (p. 60-80) consacrée aux lettres de Pétrarque à l'empereur Charles IV. L'auteur démêle avec compétence et finesse les éléments médiévaux des éléments humanistes. On y remarquera le progrès visible des préoccupations d'ordre personnel.

Hélène Harth étudie (p. 81-99) l'art épistolaire du Pogge (Poggio Bracciolini) en insistant sur le genre littéraire propre de l'épistolographie. Celle-ci cherche sa voie, hésitant souvent entre, d'une part, une forme héritée du dialogue, du traité ou du discours et, d'autre part, une forme plus originale, accordant une importance croissante aux nouvelles et aux réflexions de caractère intime. Cette étude abonde en remarques utiles.

Vito-R. Giustiniani présente (p. 100-117) le cas des lettres latines de Philèphe (Francesco Filelfo). Il montre clairement que cet humaniste du XVe siècle associe déjà les préoccupations philologiques et les réflexions philosophiques, avec succès.

Barbara Marx décrit longuement et minutieusement (p. 118-154) les collections de lettres latines connues à Venise aux XVe et XVIe siècles. Elle rappelle l'influence des auteurs antiques et de Pétrarque sur les écrivains. Le prestige des *Familiarium rerum libri* est immense. L'influence de Pietro da Maglio, professeur à Padoue, rend manifeste le culte de la lettre cicéronienne, modèle de clarté et de simplicité. Avec Gasparino Barzizza et Francesco Barbaro, parmi d'autres, les modifications typologiques sont nombreuses et l'épistolographie latine se mesure avec l'épistolographie italienne, sans lui abandonner le terrain.

Otto Herding, spécialiste renommé de Jacob Wimpfeling, analyse (p. 155-172) les différents aspects de la correspondance du grand humaniste allemand. Celui-ci n'a pas publié lui-même ses lettres, mais elles représentent une documentation littéraire de premier ordre. L'auteur précise la fonction concrète de la lettre chez Wimpfeling. Fidèle aux modèles antiques et médiévaux, ainsi qu'aux grands Italiens du XVe siècle, l'*ars epistolandi* de Wimpfeling est un art noble et élégant par excellence. Cet art doit être enseigné à la jeunesse avec tout le soin réservé à une entreprise pédagogique de qualité.

A Ursula Hess revient l'honneur d'ajouter la dimension féminine au problème épistolographique dans l'Allemagne du XVIe siècle. Elle évoque (p. 173-203) le destin exemplaire de Caritas Pirckheimer, soeur de Willibald Pirckheimer, ami et correspondant d'Érasme et de Celtis. Abbessse de Sainte-Claire à Nuremberg, Caritas est le modèle de la femme instruite qui figure dans le colloque érasmien *Abbatissae et eruditae*. Dans ce dialogue célèbre, Érasme peint une *virgo docta*. Avec ses qualités intellectuelles, elle est bien une égale de l'homme et supérieure à beaucoup d'hommes. *Oratrix humilis*, elle entre ainsi dans le cercle humaniste et excelle dans le dialogue comme dans la lettre qui le prolonge.

Beat-Rudolf Jenny envisage la correspondance des Amerbach comme la transition entre l'épistolographie humaniste et la correspondance bourgeoise (p. 204-225). De la fin du XVe siècle à la fin du XVIe siècle, trois générations d'Amerbach installés à Bâle nous ont laissé des milliers de lettres. Allen, Hartmann et d'autres érudits ont montré déjà l'intérêt exceptionnel de ces lettres pour mieux connaître les problèmes intellectuels et économiques d'une grande imprimerie. Nous avons ici l'équivalent d'un journal à plusieurs voix, source irremplaçable pour l'historien de la vie quotidienne comme pour l'historien de

l'humanisme. L'auteur nous donne de beaux exemples de ce rôle de la correspondance. Des extraits bien choisis illustrent la valeur d'une documentation énorme et foisonnante.

En conclusion de cette trop brève analyse, qu'il me soit permis d'ajouter que les notes au bas des pages contiennent une précieuse bibliographie des questions traitées. Enfin, au nom des lecteurs de ce recueil, je félicite et je remercie le professeur Worstbrock d'avoir réuni et publié ces contributions de qualité à l'histoire de la lettre au temps de la Renaissance.

Université de Liège

Léon-E. HALKIN

Acta humaniora



L'encre et le sang.

Notre essai de réponse à Léon Halkin sur « le sang des martyrs » et « l'encre de l'écrivain » (*Moreana* n° 77, p. 114) comportait une référence à Psichari. M. le Ministre A.E. de Schryver, dans une lettre du 6 août 1983, nous fournit des indications recueillies par une de ses petites-filles et par un arrière-petit-fils scout. Au village de Rossignol (sud-est de la province belge du Luxembourg) une stèle porte cette inscription : « Ici tomba Ernest Psichari, 22 août 1914. » C'est tout. Mais un livre sur Rossignol, publié en 1938 aux éditions Duculot, reproduit une photographie de la tombe de Psichari au cimetière des combattants français, non loin du village ; l'épithaphe du petit-fils de Renan s'y termine par ces mots : « Le sang des martyrs vaut mieux que l'encre des savants. »

• ÉTÉ 1983.

Seventeenth-Century News (XLI, 1-2) et son companion *Neo-Latin News* (XXXI, 1-2) sont exceptionnellement riches en matière morienne.

1) *Utopia and the Ideal Society* de J.C. Davis, est, selon James Stephen, « very good on content and very bad on form. » Historien, l'auteur nous restitue les dures conditions de l'Angleterre aux 16e et 17e siècles, et nous renseigne abondamment sur les utopistes mineurs : James Harrington, Gerrard Winstanley, Samuel Gott. Mais le message des grandes oeuvres -- surtout l'*Utopie* de More et la *New Atlantis* de Bacon -- lui échappe parce qu'il ne tient aucun compte de l'ironie, de la fable, et n'y voit que des prosaïques traités de philosophie politique : « every chapter in this book is marred by the author's reluctance to be vexed by fiction » (p. 1).

2) Elizabeth McCutcheon figure dans *SCN* (p. 25) pour « Recent Studies in Andrews » (*ELR*), et dans *NLN* pour *My Dear Peter*, seulement signalé et non vraiment présenté. Laurence V. Ryan signale également l'*Erasmus : Vies de Jean Vitrier et de John Colet* par André Godin, et les articles « latins » de *Moreana* : cinq dans le n° 73, trois dans le n° 74. L' dernier item (N-28) est un compte rendu de la plaquette *Thomas Morus als Humanist* : l'essai de P.O. Kristeller parut d'abord dans *Moreana*, et celui de Hans Maier dans le *Jahrbuch* recensé par Y.-Cl. Gélébart aux pp. 185-86 de cette Gazette.



- Le 4 juin 1983, Franz Bierlaire nous écrit de Liège :

Cher Monsieur l'Abbé,

Je viens de parcourir Moreana n° 75-76 et je me permets de vous transmettre quelques notes de lecture :

- p. 123 : *Jean Sturm a séjourné à Liège, où il a fréquenté le collège des Jérômites (situé à l'emplacement de la « Salle Marie Delcourt » de la Bibliothèque générale de l'Université).*

- p. 182 (*La Callas s'identifiant à Thomas More*) ??? *Elle a en tout cas écrit des lettres admirables, que son mari vient de publier, je crois.*

- p. 187, § 5 : *S. Sué n'est pas un homme, mais une jeune femme, collaboratrice du Professeur Alois Gerlo à la Vrije Universiteit Brussel, notamment pour l'édition de la Correspondance de Juste Lipse. Mme Sué a consacré sa thèse de doctorat à l'édition des lettres de Lipse des années 1591-1592.*

- p. 200 : lire MASSAUT et non MASSAULT.

- Dans le cahier n° 73 de *CLIO* (1983), pp. 22-30, Franz Bierlaire prolonge ses essais de 1978 et 1979 sur le *De civilitate morum puerilium* d'Erasmus, ce « maître d'hier pour demain », en esquisant le passage progressif « de la civilité au savoir-vivre ». Une étape importante, à l'aube de l'« enseignement populaire gratuit », est cristallisée dans *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* (1703) par les Frères de S. Jean-Baptiste de la Salle. Il faut que la politesse, disait déjà Pierre Nicole, « ait ses racines dans le coeur », qu'elle soit la fleur d'un amour sincère du prochain, souci que traduit expressément un manuel de 1883 : *L'art de ne pas gêner les autres.*